

« Nous fûmes pour le moins cent cinquante convives/Entassés dans l'é tuve sous de lourdes solives./Parallèles aux murs quinze tables en U/Maintenaient des couverts sur du papier écrit./Dès lors nous primes place en se touchant à peine/Mais la chaleur hélas aggrava notre peine... » Voici en quelque sorte le résumé de cette étrange rencontre que nous présente aujourd'hui avec panache le talentueux poète **Maurice Broussy** dans sa pièce satirique *Le repas orageux*. Mais que se passera-t-il pour tous ces convives, poètes et amis, aimant alors philosopher autour d'un repas gargantuesques furent sous le feu des prédicateurs, à l'exemple du grand orateur « Zizanido » - tel un Démosthène - qui avec ardeur et panache déclama, psalmodia ou dénonça tout de go avec une éclatante frénésie et une étonnante hargne... *Eric Guillot*

Débarquant à Bordeaux de divers coins de France
Des poètes hagards mais pleins d'exubérance
Se groupèrent unis devant le « Chabanaïs »⁽¹⁾
En place Pey-Berland, mais furent étonnés
De se trouver si peu. Quinze bardes montèrent
Dans un grand autobus et soudain s'en allèrent
Hors de l'Hôtel de ville et bien loin de Bordeaux
Vers un fort du Médoc entouré par les eaux.
Là, ce fut l'affluence et des gens en goulette
S'assemblèrent joyeux au milieu de la fête.
Nous partîmes bien peu mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes cent huit en arrivant au fort
Si bien qu'en nous voyant après le pâturage
Le guide épouvanté perdit tout son courage.

Après être sortis de ces murs ruinés
Nous allâmes suants, fatigués et minés.
Les voitures et car longèrent une route
Cahoteuse à souhait. Et puis en avant toute
Pour Saint-Julien, château non flanqué par des tours
Mais enrobé de poudre en ses nobles atours.
Donc ce castel vieillot nommé de Beycheville
Nous accueillit soufflant sous la chaleur cruelle.
La, sieur Achille Fould de l'Ecurie Aymar
Fit visiter les chais et les salons plus tard.
Le bordelais à foison exhalait sa vinasse ;
Nous quittâmes les lieux, entrâmes dans la place
Et vîmes le grand par cet l'imposant castel
Dans la cour du Médoc parmi les feux du ciel...
Puis ce fut la cohue et de nombreux diplômés
Furent remis aux gieux ainsi qu'aux gentillhommes.
Là, le messire Fould nous tint un beau discours
Et sa voix caverneuse en de subtils détours
Nous endormit déjà par ses péroraisons ternes.
Mais peut-être ce preux nous vient-il des cavernes.

Puis, ce fut la ruée, et vers un abreuvoir
Furent servis des vins, prestige du terroir.
Le bordelais était vert et les gens étaient rouges
Sous l'ardeur de Phébus chauffant ces mauvais bouges.
Puis tous les pèlerins allèrent à Listrac
Et là le France-Hôtel fut presque mis à sac.
Nous fûmes pour le moins cent cinquante convives
Entassés dans l'é tuve sous de lourdes solives.
Parallèles aux murs quinze tables en U
Maintenaient des couverts sur du papier écrit ;
Dès lors nous primes place en se touchant à peine
Mais la chaleur hélas aggrava notre peine...

On nous servit enfin quatre ou cinq bigorneaux
Ainsi que des cocktails augmentant les fléaux
Bien que non Molotov cette parcimonie
Détonna quelque peu parmi cette harmonie
Puis survint le coup dur : le preux Zizanido⁽²⁾
Grand mainteneur du prix sonna le crescendo.
On entendit parler du Collège de France ;
Cette société nous parut en souffrance ;
Ayant beaucoup d'ardeur mais presque pas de fonds
Elle parut sombrer en des sables bas-fonds.
Ce fut l'inattendu, le beau coup de théâtre
Et l'on crut que ce pair s'en allait pour se battre
Ce président hargneux déclama furibond
Psalmodia, rugit, tout en tournant en rond ;
Il dénonça le fiel et les apostasies
Les bardes envieux et les hypocrisies.
De ce fait, on apprit que rien n'allait du tout
Que des dissensions sévissaient ce mois d'août...

Pour renforcer l'éclat de ces fameuses exordes
Le ciel trembla soudain et déversa ses cordes
Les ondes du zénith basculèrent à flots
Et d'immenses éclairs hachèrent quelques clos
Parmi les grands fracas lâchés par le tonnerre
Renvoyant leurs échos au-delà de la terre.
Mais le maître des jeux dans sa péroraison
Précipita le flux, passa le mur du son



« Démosthène pratiquant l'art oratoire » par Jean-Jules-Antoine Lecomte du Nouÿ (Paris 1883 - New York 1947) ; pour renforcer sa voix, Démosthène s'exerce contre le bruit des vagues.

Et citant par hasard des paroles bibliques
Flétrit les détracteurs, les pédants drôlatiques
Dit qu'il se retirait ayant perdu l'ardeur
Sauf l'indignation et bien sûr for l'honneur.
Mais il resta pourtant au centre de l'estrade
Poursuivit de plus belle en lançant l'estocade
S'en prit aux malfaisants, aux marauds envieux
S'égara dans ses mots, erra de mieux en mieux ;
Or tous les rescapés des vignes bordelaises
Assoiffés, affamés, parfois pris de malaises
Avalèrent pourtant leur cocktail de linguois
Retenant les bulots en travers de leurs doigts.
Sauf les bardes visés par ces éclaboussures
On ne comprenait pas ces paroles obscures.
Cependant les éclairs se donnaient libre cours
Dans des fracas coupant les stances sans détours ;
Mais notre Démosthène en doctes paraboles
Poursuivit furieux par d'autres fariboles.
Ce fut bien désolant pour tous les invités
Ayant consommé, même les crudités.

Après ce grand tribun surpassant Robespierre
Voici qu'un fanatique exhiba sa crinière ;
C'était un Castellan, poète méconnu
Rescapé de Franco, célèbre parvenu.
Ce héraut furibond aggrava le désordre
Et soutenant le maître on crut qu'il allait mordre.
Et puis, pendant ce temps l'étonnant ris-de-veau
Arriva par hasard sur la table, à veau-l'eau.
Mais un nouveau Danton se mêla dans la danse
Et tint les affamés en courroux, en balance.
Il discourut beaucoup dans sa péroraison
Et puis passa l'exorde avec la dérision
Pendant que des cieux noirs s'écroulaient les tonnerres
Dans les feux dissonants dispersant leurs lumières.

Le gigot de mouton survint presque en retard ;
Sous la salade jaune on le vit par hasard
Et puis les flagelleurs sortis du Glaciaire
Chassèrent aussitôt l'ardente ardeur guerrière.

Les convives lassés, irrités, flageolants
Maudirent les tribuns et les gens insolents
Ayant fait de ce lunch un funeste calvaire
Alors que tous les mets exhibaient leur misère.
Mais les grands orateurs entrechoquant leurs voix
Braillèrent à nouveau à grand renfort de loix.
Enfin un vin amer fut servi sur la table
Un bordelais âpre et vert, piquant et détestable ;
Et puis pendant ce temps le maître des ballets
Mainteneur de ces jeux dans ses propres follets
Arpentait à grands pas, de long et même en large
La salle du banquet, disparaissait au large
Et puis nous revenait aggravant les chaos
Tandis que se heurtaient les grêlons en échos...

Mais soudain on put voir quelques pommes de terre
S'échappant des vapeurs. Ce fut tout un mystère
Pour le nom de ce plat. Quand on n'espère rien
C'est là qu'on désespère et c'est tout aussi bien.
Mais que sont après tout quatre heures en attente
Quand on perd tout le temps dans une étuve ardente ?
Puis ce fut le bouquet : les décorations ;
On se congratula dans des ovations.
Les grands maîtres dans l'art d'écrire pour rien dire
Tout en parlant beaucoup en déchaînant le rire
S'enguirlandèrent tous en tant que chevaliers
Et bien que sans chevaux, ces grands épistoliers
Se louèrent bien fort et puis se cravatèrent
Dans l'ordre, le désordre, ensuite décernèrent
Des compliments oiseux, des tapes à foison
D'insipides propos emplies de dérision
De grands titres pompeux avec ces fariboles
S'accrochèrent au cou de longues banderoles
Tout en s'interpellant...

Et puis pendant ce temps
L'orchestre tapageur par des sons irritants
Bien qu'il ne cassât rien nous cassait les oreilles
Depuis tout le repas dispensant ses merveilles.
Des chanteurs espagnols « fandanguant » à grands cris
Dans des trémoussements faisant sauter les ris⁽³⁾
En renfort de potage on vit quelques salades
Jaunâtres à souhait pour nous rendre malades.
Après avoir ouï tant d'éloquents discours
Nous étions épatés, « ensaladés » et sourds.

L'orchestre cependant célèbre en le burlesque
Assénait des coups sourds dans un style grotesque.
Puis arriva soudain le fromage en plateau ;
Ses effluves hélas arrivèrent trop tôt
Nous laissant sur la faim, du moins pour la finale
De ce repas scénique à longue saturnale.
Cependant tous les gens inondés de sueur
S'épongeaient de partout, même le mainteneur
Sans compter les tribuns étouffant en silence
Pendant que les pistons maintenaient la cadence
Avec la batterie en grand danger vraiment
Et s'essouffant aussi dans ses déchaînements.
Puis ce fut l'hallali : un mets indigestible.
Bien que mal desservi celui-ci fut potable.
On se mordit les doigts avec ce vacherin
Pendant que le café survint à fond de train
Et qu'un tohu-bohu dès la fin de ces fêtes
Emergeant de l'é tuve achevait les poètes...
Puis soudain un alcool sans relief, sans bouquet
Dispersa les héros et même les laquais
Et le repas prit fin par manque de convives/

Mais seul l'aéropage en paroles actives
Babilla tout son saoul avec Zizanido
Terminant son discours sur un long contre-do.
Ce fut donc dans la joie à défaut d'allégresse
Puis dans l'étouffement en fin de la kermesse
Qu'on regagna Bordeaux, en voitures, en bus
Mouls, « médoquisés », harassés et fourbus...

(Septembre 1979)

(1) Delmas relevé Chaban était bourgmestre à Bordeaux en ce temps-là.
(2) Nom changé sur ce poème.
(3) ...de veau...

Les dernières parutions du mois de juillet aux Éditions l'Harmattan

● POÈMES À LA NUIT

Patrick Aimé Durantou

Les poèmes de cette oeuvre poétique bipartite constituent un long poème dont il convient d'en apprécier la trame. L'auteur conjoint dans cette dramaturgie créatrice le lyrisme à la musicalité des vers toujours présente que l'eurythmie pourvoit au texte. Ceci contribue à parfaire toute la richesse du sens comme à la vertu archétypale de l'expression que le poète ne cesse d'explorer. (12 €, 90 p.)

● LE PETIT NÉGLIGEABLE

Magali Le Plouff

Le Petit Négligeable met en scène des maximes qui prennent racine dans un univers poétique avec humour-humanité. Elles se déchiffrent par permutations de leur centre de gravité en toute liberté. Elles sont aussi suspendues sur un fil en équilibre. (11 €, 76 p.)

● LIRE LA POÉSIE

D'ALEKSANDAR PETROV

Milan Bunjevac

L'idée directrice qui a guidé l'élaboration de ce livre est la mise en lumière des mécanismes et des étapes de construction du sens dans la synergie du texte et du lecteur. (Coll. Espaces Littéraires, 12,5 €, 108 p.)

● JE NE MOURRAI PAS AVANT LE PRINTEMPS

Abdelghani Fennane

Au-delà de l'évocation funèbre de la mort, c'est la jeunesse triomphale, la vigueur de la vie, dont le printemps est la métaphore, qui est ici chantée. Évoquant le silence, la nuit, l'absence, la blessure, ce recueil se veut d'abord un hymne à l'écriture et à son insoluble paradoxe. (Coll. Poètes des cinq continents, 10 €, 60 p.)

● CŒURS ÉBOUILLANTÉS

NUPLIKYTOM SIRDIM

Dix-sept poètes lituanienes contemporaines

Coordonné par Nicole Barrière

Diana Sakalauskaitė

La réunion de textes poétiques d'auteurs lituanienes autour du parcours de ces femmes de différentes générations, le regard qu'elles portent sur l'humain, leurs espoirs, leur dignité et leur courage sont autant de témoignages à travers leur poésie, peu commune en France. Ce recueil de poèmes bilingue est le fruit de ce travail minutieux de compréhension réciproque pour offrir une aire commune d'échanges et de partages à travers l'imaginaire de chaque poète lituanienne. (Coll. Accent tonique-Poésie, 22 €, 260 p.)

Éditions l'Harmattan

5-7 rue de l'Ecole Polytechnique 75005 Paris
<http://www.editions-harmattan.fr>

Le Castor-Astral Edit.

■ Parce que « nous sommes des êtres de chair et de mots », Michel Baglin a toujours cru que « le chant exige et la langue et la peau ». Cette anthologie poétique personnelle témoigne de cette recherche d'équilibre, quand « le langage qui nous sépare du monde, secrètement nous y ramène ». Pas de fuite ici : on y fait « allégeance à la lumière, à la terre, à la pluie, au navire en partance, à la fontaine claire comme à l'alcool des nuits ». Il s'agit toujours de « gagner l'ici-bas » pour parvenir à « descendre dans le paysage ». La poésie devient alors célébration panthéiste, moyen de reprendre pied sur une « terre pleine » et d'être plus présent à soi, aux autres, au monde. Sans sacrifier pour autant cette lucidité qui force à « n'oublier jamais cet abîme au-dessous des ailes qu'on s'invente ».

Michel Baglin, « De chair et de mots »
Éditions Le Castor Astral (112 pages. 13 €)